

Brèves littéraires

Brèves

Le jardin

Martin Riopel

Volume 11, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riopel, M. (1996). Le jardin. *Brèves littéraires*, 11(2), 24–30.

MARTIN RIOPEL

Le jardin

Il habite une toute petite maison blanche en retrait du village. Tous les ans, au mois d'août, une journée de lumière, un menuisier, sa femme et son fils arrivent de bonne heure et cognent à la porte doucement... Ils attendent un moment, puis cognent de nouveau... S'il ne se passe rien dans la petite maison, pas un mouvement et pas un bruit, alors seulement ils recommencent à sourire. Le menuisier tourne la poignée, ouvre la porte, le fils prend le sac et le coffre à outils, puis ils entrent. L'intérieur de la maison est en friche : des morceaux de vêtements, certains recouverts de poussière, gisent sur le plancher, comme lancés au hasard; le lit a perdu son unique drap; la chaise est renversée; et un amoncellement de bûches, pêle-mêle, quelques-unes à moitié brûlées, s'élève dans un coin de la pièce. Aussitôt entrés, la femme ouvre toutes les fenêtres et commence à ranger, le menuisier sort ses outils afin de réparer tout ce qui en a besoin et le fils tire de son sac un contenant de peinture blanche

ainsi qu'un grand pinceau pour repeindre les murs. S'ils ne l'ont pas rencontré en arrivant, ils savent qu'ils ne le reverront pas de la journée et qu'ils repartiront fourbus, le soir venu, avec la certitude d'avoir fait quelque chose de bien.

Lui se lève toujours bien avant l'aube, au moment où sa forêt baigne encore dans l'obscurité. Il s'y promène en saluant les fleurs, les buissons et les arbres comme s'il s'agissait de vieux amis, et semble entendre leurs réponses. Quelquefois, il éclate d'un rire sonore ou bien s'exclame : «Comme vous avez raison, je n'y avais jamais pensé.» Sa forêt recouvre toute une montagne. Il y vit en ermite, porte toujours les mêmes habits sales, couverts de terre et de boue. Ses journées entières, il les passe à creuser la terre avec ses doigts, à planter ce qui est vivant ou arracher ce qui est mort, à semer les graines qu'il cueille sur les plants de fleurs fanées. Il n'utilise jamais d'autre outil que ses mains, ses pieds et ses dents.

On dit qu'il est fou, mais sa folie, comme son œuvre, fascine. Il suffit de mettre le pied dans sa forêt magnifique pour commencer à comprendre. Cela vous prend à la gorge d'un seul coup et vous empêche de respirer : les arbres immenses, centenaires, avec leur feuillage d'un vert profond et immaculé, où pas une seule feuille n'est rongée par les insectes, où toutes les branches foisonnent de vie; à leur pied, les buissons et les herbes

s'étirent vers le soleil, des fleurs éclatent en bouffées multicolores et le sentier s'enroule autour de chaque tronc, s'étend comme une toile d'araignée dans toute la montagne, invitant les rêveurs à s'y perdre à tout jamais.

Le plus difficile à supporter sans que des larmes vous coulent sur les joues, c'est de ne pouvoir reconnaître l'intervention de l'homme, c'est de voir surgir de la terre toute cette beauté, toute cette paix, sans qu'apparaisse le moindre effort, la moindre volonté, sinon celle de la vie elle-même. Dans sa folie, l'ermite a rejoint Dieu.

Souvent, les gens du village viennent fêter dans ces bois tous ensemble. Il n'y a qu'ici qu'ils arrivent à se réunir, jeunes et vieux, pères et fils, en oubliant tout le reste. Il n'y a qu'ici que le temps s'arrête et que le tourbillon du quotidien reprend son sens. S'ils peuvent y entrer tous ensemble, par une loi implicite, jamais, jamais l'un d'eux n'ose s'y aventurer seul.

Un inconnu arrive un jour au village, un homme de la ville à la parole fluide et moelleuse, habitué aux mondanités. Avec assurance, il demande à qui appartient la montagne. On lui répond en haussant les épaules et en montrant le ciel que la question est inutile, que cela revient à demander à qui appartient la pluie, que c'est un bien collectif qui remonte à la fondation du

village. À la demande de l'inconnu, on ouvre les registres et le nom de l'ermite apparaît en dessous d'une signature vieille de cent ans. Le citadin insiste pour le rencontrer. On lui montre le chemin de la petite maison blanche, on lui suggère de le chercher dans la montagne, au risque de s'y perdre, ou bien d'attendre près de la maison que la nuit tombe. L'homme de la ville se fait inviter à une bonne table puis, après avoir bien mangé, après avoir couvert ses hôtes de compliments, trouve la petite maison et, patiemment, regarde le soleil plonger à travers les feuilles comme un écureuil roux.

Le vieux solitaire apparaît finalement. Son ombre imposante laisse deviner des épaules massives, un cou fort ainsi que de grandes mains noueuses à force de plonger sous la terre. D'une humeur un peu maussade, il souhaite bonne nuit aux végétaux, avec une assurance, une absolue conviction, propre à semer le doute dans l'esprit de quiconque l'entend. Le citadin l'interpelle de sa voix fleurie et l'autre, sèchement, lui coupe la parole comme s'il s'agissait d'une mauvaise herbe : — Allez-vous-en !

Le citadin sourit avec assurance. Il a si souvent rencontré la méfiance et l'adversité, il ne les craint plus depuis si longtemps qu'il les sent à peine à travers sa carapace. Il poursuit :

— Elle me semble très belle, votre montagne. Vous devez en être fier.

— Elle ne m'appartient pas.

— Sans vouloir vous contredire, j'ai vu de mes yeux, justement aujourd'hui, des registres qui affirment le contraire.

— Les registres sont une belle connerie. La terre, et la vie qui surgit de la terre, n'appartiennent à personne.

— Je vois. Vous avez l'âme d'un poète. Cela me réjouit : vous comprendrez plus facilement mon rêve.

L'autre fait la sourde oreille et s'apprête à entrer dans sa petite maison. Le citadin continue de plus belle :

— Je rêve d'une grande allée qui traverserait votre montagne. Une allée bordée de ces arbres que je vois tout autour de nous. Une allée enchantée que des gens célèbres emprunteraient avec plaisir pour rejoindre, tout au bout, un petit paradis, un endroit chaleureux et paisible où ils passeraient de merveilleux moments.

L'ermite a franchi le seuil de la porte. Il est sur le point de la refermer.

— Ne m'invitez-vous même pas à entrer ?

— Cessez votre numéro, vous perdez votre temps.

— Vous m'avez mal compris. Ce rêve me tient vraiment à cœur et je suis disposé à me libérer d'une importante somme d'argent pour acheter

votre montagne. Votre prix sera le mien. Vous ne pouvez pas refuser.

— Vous vous trompez encore.

— Peut-être me suis-je mal fait comprendre. Ma fortune est plus grande que votre imagination et je suis fermement résolu à acquérir cette montagne. Je peux vous laisser quelques jours pour y réfléchir. Ne faites pas l'imbécile.

— Les jours et même les années n'y changeront rien. Je ne vendrai jamais.

— C'est à votre tour de vous tromper. Écoutez-moi bien. Si vous m'y contraignez, j'utiliserai la loi, qui m'est soumise, pour vous chasser d'ici, de gré ou de force. Si vous n'êtes pas complètement fou, vous savez que je dis la vérité et que vous ne pouvez rien contre moi. Que cela vous plaise ou non, je suis votre seigneur et vous devrez capituler de toute façon. Il vaut mieux le faire tout de suite et emporter avec vous l'argent que je vous donnerai, que le faire plus tard et finir vos jours dans la rue, à mendier votre pain. Je vous le dis pour la dernière fois : soyez raisonnable. Vous êtes coincé.

Le vieil ermite a écouté attentivement jusqu'à la fin, avec un léger sourire au coin de la lèvre. Il s'approche lentement du citadin, le regard fou. Lorsque celui-ci comprend ce qui lui arrive, il est déjà trop tard.

Le vieillard l'a empoigné par le cou, et le serre dans ses mains noueuses avec cette force étonnante qu'elles ont acquise avec les années. Le citadin, pris de panique, a beau se débattre, il ne peut plus se libérer. Quelques minutes à peine, et le voilà sans vie.

Le vieil ermite profite de la noirceur pour emmener le corps loin dans la montagne. Il le dépose au fond d'un grand trou qu'il a creusé au pied d'un arbre chétif, puis le couvre de terre. Tout le temps que dure son travail, il discute avec l'arbre, prenant de ses nouvelles, s'excusant de devoir le déranger si tard. Son œuvre terminée, il le quitte en lui souhaitant bonne nuit.